

➤ Espace Paul Wurth (Luxembourg): «Ultramoderne», 35 artistes*

«Aux marges des utopies»

L'«utopie» que l'expo «Ultramoderne» prend «à rebours» – nous projetant à la naissance de l'abstraction, avec Van Doesburg et Mondrian –, c'est celle de De Stijl (années 20-30), dont le «manifeste», qui n'a jamais vraiment essaimé, se base sur «la mise en scène d'un espace potentiel» ou sur «une expérimentation d'un autre mode d'exposition et de production». L'expo, très cryptée, exige, pour en saisir tout l'intérêt et le plaisir, de prendre le temps.

MARIE-ANNE LORGÉ

Truffée de référents historiques, *Ultramoderne* est une exposition éminemment gigogne, et si le visiteur ne s'offre pas le temps d'une visite commentée, il sortira frustré (ou sceptique) du labyrinthe apparemment sommaire des formes et des couleurs. Voici quelques clés de lecture.

Tout part donc d'un espace qu'il s'agit de réinventer, à l'exemple ou dans l'héritage de ce que fut, entre 1926 et 1929, le café de l'Aubette, à Strasbourg: là, ce sont les œuvres des artistes Hans & Sophie Taeuber Arp et Théo Van Doesburg qui en constituaient le décor même.

Et *Ultramoderne* de récupérer ce projet – d'en assumer du même coup le potentiel échec (l'Aubette n'ayant jamais eu le succès escompté) – en y greffant un regard «sur le passé conjugué au futur».

Et pour cause, les artistes invités – ils sont trente-cinq, d'horizons artistiques différents, «tous actifs dans différents pays» – sont nés entre 1962 et 1978...

Les artistes invités (baptisés «communautaire temporaire») sont donc conviés «à réinventer leur cadre global» et, conséquemment, à «expérimenter un autre mode d'exposition», avec, comme impérative consigne de base, de confronter leurs propres pratiques artistiques actuelles en manipulant toute «une série de modèles historiques» (dits «de la modernité») dont un répertoire de formes liées aux premières abstractions, dont le ready-made (ou le détournement de l'objet usuel en œuvre d'art), dont des façons d'habiter.

Bref, si «l'exposition est bel et bien située» (elle se situe aujourd'hui, et jusqu'au 4 novembre, au premier étage du hall Paul Wurth, 1 rue de l'Acierie à Luxembourg), «elle apparaît également dans l'espace public



Jan van der Ploeg «Wall Painting No. 210: ÆGrip» 2007, Acrylic on wall, 370 x 475 cm

au-delà du lieu», c'est-à-dire au seuil d'une mémoire (culturelle et politique) commune.

PENDULE À L'HEURE

Ultramoderne – projet historique, aussi exigeant et froid que ça – est une production de art contemporain.lu asbl, mise sur pied par les curateurs Alex Reding (galerie Nosbaum & Reding), Yann Chateigné et Thiphanie Blanc (Centre d'art Passerelle de Brest, là où l'expo migrera du 22 février au 19 avril 2008).

Les artistes invités (les uns cooptés par les autres) nous proposent donc de redécouvrir un lieu, de rencontrer «des œuvres au statut ambigu» (le dessin croquant Paris Hilton devenu papier peint, selon Ben Laloua, en est un exemple) ou «d'éprouver des formes à la valeur d'usage indéterminé» (comme l'étagère de seaux en plastique, et de couleurs «mondrianesques», réalisée en équerre par Mathieu Mercier, lequel Mercier se distingue par ailleurs par une vaste peinture murale horlogère); bref, le tout balance entre exposition, décor, design, architecture et pavillon.

Le «pavillon» est, somme toute, «l'unité» la plus spontanément adoptée par la «communauté temporaire». Il y a le «pavillon» que pilote Gyan Panchal (né à Paris en 1973) et qui invite notamment un diamant noir: un comble de fragilité que Katinka Bock purge d'un bloc d'anthracite. Il y a aussi le pavillon «habité» par Nicolas Chardon (un des artistes fétiches de la galerie Nosbaum

& Reding) qui (grosso modo) fait intervenir et détourne des objets personnels (dont un échiquier, désormais suspendu comme un tableau) présentant des analogies avec son personnel culte du damier et sa quête minimale – la vidéo de Falke Pisano (née en 1978 à Amsterdam), qui démonte magistralement le travail sculptural de Chillida (1924-2002), tourne en boucle au fond du «pavillon»... dont la «façade» extérieure a été conçue, en bache et toile adhésive colorées, par Karina Bisch, à l'image (aplanie et simplifiée) de la maison de l'architecte (néoplasticien) Gerrit Rietveld (1888 - 1964). Voilà donc des cascades d'emprunts, de ressorts ou de reports à vous couper le souffle, à couper le souffle des non-initiés ou de ceux qui auraient zappé ces épisodes de l'histoire de l'art: l'un des mérites de l'expo est donc de combler nos lacunes ou nos trous de mémoire!

L'espace Paul Wurth distingue également une zone dite «trash» parce que des œuvres souillées, visiblement malmenées par d'improbables petites histoires, y séjournent: on y trouve les géométries sur contreplaqué de Jens Wolf (autre poulain de la galerie Reding) mais aussi les protège-pneus de Valentin Carron, les sièges enchaînés de Yann Géraud – sièges découpés dans des palettes de récupération et peints comme des portes de prison ou des tranches de ciel – et l'installation glauque de Martin Boyce, à cheval sur une métaphore de la cour de récré et un périmètre carcéral.

Ma préférence porte sur cet angle de l'es-

pace que se partagent (avec beaucoup de correspondances) Götz Arndt (L) – en forme d'épingle à cheveux ou de diapason, «son» béton hésite entre sculpture et structure architecturale –, Jan van der Ploeg (NL) – à la faveur de sobres segments oblongs symétriques, «sa» peinture (murale) s'inspire de Donald Judd, de son obsession de «l'ordre idéal», de sa «modélisation mathématique du réel», de sa «vision utopique faite de proportions» – et Mathieu Mercier (F)... qui a décidément le vent en poupe (le musée d'Art moderne de Paris s'y intéresse de près): plongeant dans le design, qualifié de «miroir du siècle», voire de «grande utopie» (catalogue page 53), Mercier nous livre un luminaire bricolé à partir de tubes d'acier de récup et un chiffre 4 démesuré tracé au cœur d'une surface rouge sans mesure (peinture murale): là, bat une minuscule aiguille, la seule petite aiguille d'une horloge surmenée... comme pour dire que le monde a perdu le temps ou que son compte à rebours n'est même pas une question d'heure.

Ultramoderne est donc un projet multiple, ou démultiplié, ample et profond. En tous les cas, aussi physique que mental. Consommateurs pressés, s'abstenir!

* «Ultramoderne», Espace Paul Wurth, 1 rue de l'Acierie à Luxembourg-Hollerich, jusqu'au 4 novembre: du mardi au dimanche. De 14.00 à 19.00h, fermé le lundi. Catalogue bilingue. Infos.: www.artcontemporain.lu/ultramoderne

➤ Le nouveau rendez-vous théâtral franco-allemand est arrivé

Primeurs: festival d'écriture dramatique contemporaine

Primeurs ne se veut pas être les Perspectives d'automne. Bien au contraire il s'agit d'un produit nouveau dû à l'initiative conjointe du «Saarländisches Staatstheater», «SR 2 KulturRadio», Le Carreau, scène nationale de Forbach et de l'est mosellan, et l'Institut français de Sarrebruck.

DOMINIQUE VAN DE KERCKHOVE

Le but de ce festival est de présenter six textes d'auteurs dramatiques français traduits en allemand pour l'occasion. Les mises en scène sont remplacées par des mises en espace, des lectures et un enregis-

trément public de dramatique radiophonique qui sera complétée d'un bruitage pour sa diffusion différée. Cette démarche, dévolue traditionnellement aux professionnels et amateurs avertis du théâtre, est désormais adoptée par le grand public qui apprécie de découvrir le texte en amont de sa transformation scénique ainsi que l'ambiance décontractée, la proximité avec les acteurs (allemands), la possibilité de rencontrer les auteurs (français) en chair et en os. Tout se joue à la «Alte Feuerwache» de Sarrebruck et plusieurs textes sont présentés le même jour à la suite l'un de l'autre. Ambiance festival, donc, du 27 au 30 septembre!

LE MONDE RÉEL

Ce qui unit les auteurs sélectionnés cette année, c'est leur souci de parler du monde réel. *Les Marchands* de Joel Pommerat évo-

quent l'emprise de l'entreprise Norsclor sur une ville et l'influence étrange d'une jeune femme qui pourrait, par sa différence, sauver les emplois menacés (27.09, 20.00h). *La Tour* de Gérard Watkins est habitée par une population dévorée par des désirs d'omnipotence. Quand le candidat aux élections présidentielles refuse à l'architecte de celle-ci l'autorisation d'implanter un aéroport dans la tour, cet architecte devient terroriste. Watkins présente une version modernisée du mythe de Babel: bienfaits des langues détournés, démocratie bafouée (29.07, à partir de 18.00h). Même jour, même heure, la mise en espace de *L'extraordinaire tranquillité des choses* (Lancelot Hamelin, Sylvain Levey, Philippe Marlone, Michel Simonot) s'appuie sur des images évoquant la révolte des banlieues parisiennes en 2005. Marion Aubert présente dans *Les aventures de Nathalie Nicole Nicole* des enfants intenablement mais créatifs

et Gilles Granouillet raconte l'histoire de *Ma mère qui chantait sur un phare*: ses deux fils Marzeille et Perpignan souffrent de l'absence de leur père et de l'alcoolisme de leur mère. Un jour, Dieu leur raconte la dernière escapade de celle-ci: elle chante, nue, sur un phare. (28.09, à partir de 18.00h). Dans *Papa doit manger* de Marie Ndiaye, un père rentré d'Afrique, après avoir abandonné sa famille en France, essaie d'y retrouver sa place. Cette lecture scénique est suivie de la soirée de clôture animée par le groupe El Gafla. Gageons qu'un des thèmes évoqués le dimanche 30 à 11.00h, lors de la rencontre avec les auteurs et l'équipe artistique, sera d'apprécier l'interaction d'une tradition dramaturgique française et d'une école d'acteurs allemande.

* Infos.: www.saarlaendisches-staatstheater.de